

À nous le temps des sorcières

par Naïké Desquesnes

<https://www.monde-diplomatique.fr/2014/09/DESQUESNES/50775>

Une vieille dame, laide et pauvre, affairée devant un chaudron. Personnage aussi fascinant que repoussant, la sorcière des contes de fées semble avoir toujours existé, au fond de sa forêt, prête à se glisser dans nos imaginaires. Or cette figure a une histoire, faite de femmes en chair et en os, ostracisées et persécutées entre le XVIe et le XVIIIe siècle. Et, sans cette histoire, on ne peut comprendre les origines du capitalisme. C'est ce que nous dit Silvia Federici, universitaire américaine, marxiste et féministe, dans une analyse menée avec une limpidité réjouissante. Dévoré à l'étranger, *Caliban et la Sorcière* paraît enfin en français, dix ans après sa première publication en anglais (1).

L'auteure commence par revisiter un concept fondamental de la pensée marxiste pour situer la sortie du système féodal : l'« accumulation primitive », soit l'expropriation terrienne de la paysannerie et la création du travailleur « libre » et indépendant. Seulement voilà : du sort de la travailleuse, Karl Marx ne dit mot. Un constat déjà posé par des féministes depuis les années 1970, qui trouve ici une profondeur historique indispensable pour saisir les liens entre capitalisme et instauration du patriarcat salarié : la femme est petit à petit forcée à faire du travail de reproduction et des tâches domestiques son activité « naturelle », non rémunérée.

Selon Federici, trois éléments fondent le nouvel ordre économique : la privatisation des terres villageoises autrefois collectives, la colonisation du Nouveau Monde et... la chasse aux sorcières. Les clôtures éliminent l'accès universel à des biens de base : le bois, le pâturage, les herbes thérapeutiques. Davantage dépendantes de ces biens communs pour leur subsistance, leur autonomie et leur sociabilité, les femmes sont les premières à pâtir de leur disparition. Si les hommes pauvres partent travailler à la ville, elles restent seules. Elles rejoignent les rangs des vagabonds, empruntent ou chapardent. Accusées de pacte avec le diable, de vols nocturnes ou encore de meurtres d'enfants, deux cent mille d'entre elles sont victimes de procès en sorcellerie sur une durée de trois siècles, selon l'historienne Anne L. Barstow (2).

En étudiant la répression et la discipline des corps féminins dans l'Europe du Moyen Age, Federici éclaire la condition de toutes les femmes à ce moment de basculement. Car la sorcière, c'est la femme en marge ; et, en attaquant les marges, l'Etat et l'Eglise construisent la norme. Sous l'étiquette de « sorcière », on pourchasse toutes celles qui ne rentrent pas dans le moule : célibataires, libertines, vagabondes, connaisseuses des remèdes traditionnels voués à disparaître au moment où la médecine moderne se met en place et devient l'apanage des hommes de science.

La militante altermondialiste et sorcière néopaïenne Starhawk parle d'ailleurs de cette période comme celle de « l'expropriation de la connaissance (3) ». Le soin devient un domaine nécessitant un diplôme. Aux pratiques des sages-femmes traditionnelles et des sorcières qui développaient une médecine douce, à base d'herbes, on oppose une médecine

de style héroïque, avec l'arrivée des saignées et des purges. A une époque de plus en plus rationnelle, on combat sévèrement l'immanence. Starhawk défend aujourd'hui cette conception selon laquelle la valeur sacrée réside dans chaque élément du monde, et non dans un Dieu extérieur, dans l'espoir de renouer avec le monde qui nous entoure et de résister à une société capitaliste, industrielle et mécaniste.

Victime des logiques marchandes et autoritaires, mais aussi symbole de subversion et d'émancipation : d'hier à aujourd'hui, la sorcière représente la figure par excellence de la femme insoumise. Des mouvements écologistes aux groupes queer, elle donne du souffle aux luttes et aux questionnements intimes. D'une belle manière, les deux ouvrages dirigés par Anna Colin déploient en images et en textes cette symbolique, prolongeant un cycle d'expositions et de performances présentées notamment à Montreuil et à Quimper (4). Acclamons donc « *l'heure des sorcières* », ce moment du retournement du stigmaté où des femmes pourchassées retrouvent la confiance et reprennent du pouvoir sur leurs vies.

Naïké Desquesnes

Journaliste.

(1) Silvia Federici, *Caliban et la Sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, Entremonde-Senonevero, Genève-Marseille, 2014, 430 pages, 24 euros.

(2) Anne L. Barstow, *Witchcraze : A New History of the European Witch Hunts. Our Legacy of Violence Against Women*, Pandora, San Francisco, 1994.

(3) Starhawk, *Femmes, magie & politique*, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 2003.

(4) Anna Colin, *L'Heure des sorcières*, B42 — Le Quartier, Centre d'art contemporain de Quimper, Paris-Quimper, 2014, 88 pages, 16 euros ; *Sorcières. Pourchassées, assumées, puissantes, queer*, B42 — Maison populaire, Paris-Montreuil, 2013, 168 pages, 15 euros.

Rencontres avec Silvia Federici autour de « Caliban et la sorcière »

Publié le 2 juin 2014 <https://paris-luttes.info/rencontres-avec-silvia-federici>

Plusieurs rencontres avec Silvia Federici sont organisées à Paris à l'occasion de la parution de son livre « Caliban et la sorcière »

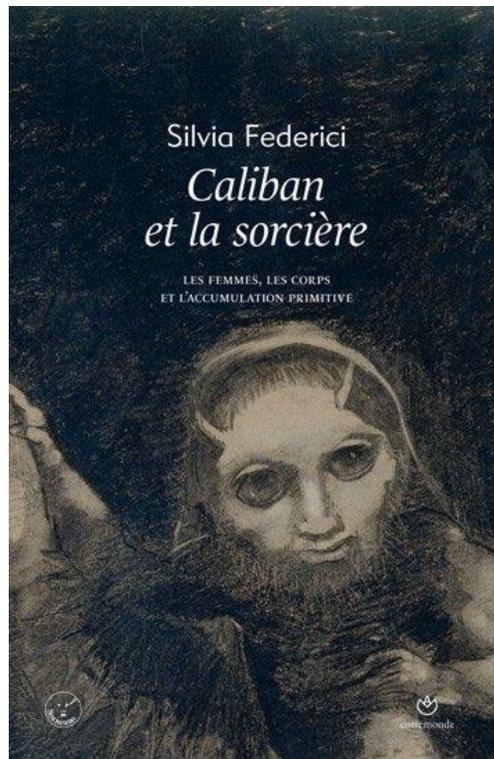
Samedi 7 juin 18h30 à la [librairie Violette and Co](#)

Dimanche 8 juin 16h [à la librairie Envie de lire](#)

Mardi 10 juin 19h45 au CICP avec [la librairie Quilombo](#)

Paraît (enfin) en juin une traduction du livre de Silvia Federici "Caliban et la sorcière" (dans [une co-édition Senonevero et Entremonde](#)) et son auteure est à Paris pour trois présentations publiques dans des librairies de Paris.

Les trois sont en présence de l'auteure, et celle du samedi 7 est une discussion partagée avec Morgane Merteuil, porte-parole et secrétaire générale du Syndicat des travailleurs et travailleuses du sexe (auteure notamment d'un texte autour de l'illégalité du travail sexuel sur Paris-Luttes.info).



L'introduction du livre a été publiée dans son intégralité [sur le site de la revue Période, [*Il faut à tout ce monde un grand coup de fouet. Mouvements sociaux et crise politique dans l'Europe médiévale*](#) :

« Une histoire des femmes et de la reproduction au cours de la « transition vers le capitalisme » doit débiter par les luttes que le prolétariat de l'Europe médiévale (petits paysans, artisans, journaliers) mena contre le pouvoir féodal sous toutes ses formes.

C'est seulement en évoquant ces luttes, avec leur cortège de revendications, d'aspirations sociales et politiques et leurs pratiques d'opposition, que nous pouvons comprendre le rôle que les femmes jouèrent dans la crise du féodalisme, et pourquoi le capitalisme devait, pour se développer, anéantir leur pouvoir...

Sous l'angle de cette lutte, il ressort que le capitalisme ne fut pas le résultat d'une évolution graduelle accouchant les puissances économiques en gestation dans la matrice de l'ordre ancien.

Le capitalisme fut la réplique des seigneurs féodaux, des marchands patriciens, des évêques et des papes, à un conflit social pluriséculaire, qui finit par ébranler leur pouvoir et donner « au monde entier une secousse ». Le capitalisme fut la contre-révolution qui réduisit à néant les possibilités ouvertes par la lutte antiféodale.

[Nous ne serions peut-être pas sur une affirmation aussi « catégorique », une telle (quelque part) *radicalité* « anti-moderne » qui prend peut-être racine dans la référence partielle de l'auteure à Michel Foucault ; mais ceci rejoint par certains aspects notre vision du processus bourgeois (13^e-19^e siècles) comme mouvement de « balancier » permanent entre « sécrétion » d'humanisme, d'esprit démocratique, et « piétinement » réactionnaire barbare de celui-ci et de la dignité humaine des masses ; car (tout simplement) en contradiction *permanente* entre besoin d'un travailleur « libre » et nécessité toute aussi permanente d'*exploiter* (tirer le maximum de plus-value de) celui-ci ; contradiction que seule la révolution prolétarienne peut résoudre. Ainsi que, quelque part, la vision de Samir Amin selon laquelle la « révolution bourgeoise » (ce long processus d'affirmation du capitalisme) et les luttes paysannes/populaires anti-féodales ne sont pas la même chose, mais deux phénomènes bien distincts ; les secondes ayant simplement *permis*, en rendant le système *tributaire* de la féodalité médiévale européenne *fragile*, à la première d'exister et de triompher.]

Ces possibilités, si elles étaient devenues réalités, nous aurions épargné l'immense destruction de vies humaines et de l'environnement naturel qui a marqué la progression des rapports capitalistes dans le monde entier. Il faut bien le souligner, parce que cette croyance en une « évolution » depuis le féodalisme vers le capitalisme, tenu pour une forme supérieure de vie sociale, n'a toujours pas disparu. » (suite à lire sur *Période*)

Mais on ne peut saisir comment l'histoire des femmes recoupe celle du développement capitaliste si l'on ne s'intéresse qu'aux terrains classiques de la lutte des classes, services en travail, taux de salaire, rentes et titres, et si l'on méconnaît les nouvelles visions de la vie sociale et la transformation des rapports de genre que ces conflits ont engendrés. Il ne faut pas les minorer.

C'est au cours de la lutte antiféodale que nous trouvons trace de la première occurrence connue dans l'histoire européenne d'un mouvement populaire de femmes s'opposant à l'ordre établi et participant de l'élaboration de modèles de vie communautaires alternatifs.



On peut y ajouter les propos de Federici dans sa préface au livre :

« La question historique la plus importante que pose le livre est de savoir comment expliquer l'exécution de centaines de milliers de « sorcières » à l'aube de l'époque moderne et pourquoi l'apparition du capitalisme s'est accompagnée d'une guerre menée contre les femmes.

Les penseuses féministes ont élaboré un cadre qui permet de bien éclairer cette question.

On s'accorde généralement à dire que la chasse aux sorcières avait pour but l'anéantissement du contrôle que les femmes avaient sur leur fonction reproductive et servait à ouvrir la voie à un régime patriarcal encore plus oppressif. La chasse aux sorcières a aussi été inscrite dans les transformations sociales qui ont accompagné l'apparition du capitalisme. Mais les circonstances historiques particulières sous lesquelles la persécution des sorcières fut déclenchée et les raisons pour lesquelles la naissance du capitalisme exigeait une extermination des femmes n'ont pas encore été traitées.

C'est la tâche que j'entreprends avec *Caliban et la Sorcière*, en commençant à analyser la chasse aux sorcières dans le contexte de la crise démographique et économique des XVI^e et XVII^e siècles et les lois réglementant le travail et la terre durant l'ère du mercantilisme.

Mon travail actuel n'est qu'une ébauche de la recherche qui serait nécessaire à l'éclaircissement des liens que j'ai mentionnés, en particulier le rapport entre la chasse aux sorcières et le développement actuel d'une nouvelle division sexuée du travail, confinant les femmes au travail reproductif. Il suffit cependant de montrer que la persécution des sorcières (tout comme le commerce des esclaves et les enclosures) fut un aspect central de l'accumulation et de la formation du prolétariat moderne, en Europe et dans le « Nouveau Monde ».

Caliban et la Sorcière se rapporte à « l'histoire des femmes » et à la théorie féministe de plusieurs autres façons. Tout d'abord, il vient confirmer que « la transition au capitalisme » est un cas d'école pour la théorie féministe, en ce que la redéfinition des tâches productives et reproductives et des rapports hommes-femmes à laquelle nous assistons dans cette période ne laissent que peu de doute quant au caractère construit des rôles sexués dans la société capitaliste. L'analyse que je propose nous permet aussi de dépasser la dichotomie « genre » et « classe ».

S'il est vrai qu'avec la société capitaliste l'identité sexuelle devient le vecteur de fonctions spécifiques, le genre ne doit pas être considéré comme une pure réalité culturelle, mais doit être envisagé comme une spécification des rapports de classe. »

Il devenait urgent que les textes de Federici soient disponibles en français, son travail pourrait beaucoup apporter aux analyses et mouvements féministes :

« Comme je l'ai laissé entendre, une des principales limites des politiques féministes contemporaines est qu'elles n'ont pas leurs racines stratégiques dans une analyse des changements des conditions matérielles de la vie des femmes, qui se sont produits depuis la fin des années 1970, comme étant la conséquence de la restructuration du monde économique et de la division internationale du travail.

Nous avons beaucoup d'études de cas détaillant l'appauvrissement subi par les femmes à travers le monde et les nouvelles formes d'exploitation auxquelles elles sont soumises. Ce qui manque souvent, pourtant, c'est une analyse générale des façons dont le travail des femmes, et en particulier le travail de reproduction, a été internationalement restructuré et des implications de cette restructuration sur la possibilité d'un mouvement féministe international. »



Extrait d'un texte de Federici, [Reproduction et lutte féministe dans la nouvelle division internationale du travail](#) publié par la revue *Périodes*.

Ce qui manque souvent, pourtant, c'est une analyse générale des façons dont le travail des femmes, et en particulier le travail de reproduction, a été internationalement restructuré et des implications de cette restructuration sur la possibilité d'un mouvement féministe international.

Note

A lire aussi sur *Paris-Lutte*, un autre texte de Federici sur [le salaire contre le travail ménager](#).

Et ailleurs sur le net :

- sur la voie du jaguar un entretien avec Federici, « [la chaîne de montage commence à la cuisine, au lavabo, dans nos corps](#) ».
- sur contretemps, une autre entretien, « [aux origines du capitalisme patriarcal](#) ».

Détruire les femmes pour construire le capitalisme : un ouvrage essentiel de S. Federici

<https://www.ensemble-fdg.org/content/dtruire-les-femmes-pour-construire-le-capitalisme-un-ouvrage-essentiel-de-sfederici>

Silvia Federici *Caliban et la Sorcière. Femmes, Corps et Accumulation primitive*, Editions Entremonde^[1]

De la fin du XV^{ème} siècle à la fin du XVII^{ème} siècle plusieurs dizaines de milliers de femmes (jusqu'à 100.000 selon Ann Barstow^[2]) ont été exécutées pour sorcellerie en Europe et dans les colonies. Comment peut-on expliquer ce phénomène occidental (de l'Ecosse à l'Italie, du Pays Basque à l'Allemagne en passant par la Nouvelle-Angleterre et le Pérou) nommé « chasse aux sorcières » ?

Le sens commun incite à considérer la chasse aux sorcières comme une bouffée d'irrationalité balayée par la civilisation des Lumières et le capitalisme naissant face à l'obscurité du Moyen-Age féodal.

Le travail remarquable de Silvia Federici *Caliban et la Sorcière. Femmes, Corps et Accumulation primitive* bat en brèche cette lecture superficielle et propose une analyse stimulante à la confluence du marxisme et du féminisme radical^[3] : en lien avec l'esclavagisme, la « chasse aux sorcières » apparaît comme le paroxysme d'un processus d'aviilissement et de dépossession des femmes dans le cadre de l'accumulation primitive du capital. Nous retrouvons ici les différents éléments du titre et du sous-titre de l'ouvrage : Caliban est le personnage d'un esclave monstrueux dans une pièce de Shakespeare (*La Tempête*) mais réapproprié par les critiques de la colonisation (notamment Aimé Césaire dans *Une Tempête*), la sorcière, figure féminine honnie (et mère de Caliban dans la pièce), « Femmes, Corps et Accumulation primitive » précisant les principaux éléments de l'analyse de S. Federici.

Cet ouvrage est avant tout une invitation à partir d'une étude d'un groupe subalterne spécifique de l'ordre patriarcal et capitaliste (les femmes, les esclaves) sans l'isoler de la société mais, au contraire, utiliser cette étude comme un projecteur pour comprendre l'ensemble du système économique et social en éclairant des pans restés dans l'ombre. S. Federici procède à un double aller-retour permanent entre, d'une part, l'évolution générale des sociétés et celle de groupes subissant une oppression spécifique, et d'autre part, sur les stratégies d'imposition « d'en haut » et de résistances « d'en bas ». Le résultat est une œuvre érudite mais extrêmement dynamique et ouverte sur le monde d'aujourd'hui.

Ainsi, le grand intérêt de ce livre est non seulement le renversement de perspective pour l'étude de la transition au capitalisme mais d'être également un outil intellectuel d'actualité pour notre activité militante.

La transition au capitalisme est un thème « classique » dans la littérature marxiste indissociable du terme d' « accumulation primitive » employé dans le livre I du Capital de K. Marx comme le processus aboutissant aux conditions nécessaires au capitalisme. S. Federici se situe pleinement dans la continuité de cette approche mais de manière critique en s'appuyant sur un courant féministe radical en lien avec le marxisme qui s'est incarné dans le Wages for Housework Movement (Mouvement pour un salaire domestique). Ce courant a pour thèse centrale, reprise par Federici, que l'oppression des femmes n'est pas un reliquat du féodalisme mais un élément essentiel de l'accumulation capitaliste^[4]. Les femmes sont à l'origine de la reproduction de la force du travail et le non-paiement du travail domestique a été le secret de la productivité de l'exploitation salariée. Ainsi, alors que la subordination des femmes était modérée dans le monde pré-capitaliste de par leur accès aux biens communaux, avec l'émergence du capitalisme « les femmes elles-mêmes devenaient les communaux dès lors que leur travail était défini comme ressource naturelle, en dehors de la sphère de rapports marchands » (p. 196).

Il s'agit dès lors de dépasser la dichotomie entre genre et classe puisque le patriarcat n'est pas considéré comme une notion flottante en dehors de l'histoire sociale-économique mais contextualisée avec un contenu de classe.

C'est armée de cette approche que S. Federici aborde la transition au capitalisme, réaction à la profonde crise de la société féodale qui se traduit par l'intensification de la guerre larvée incessante au sein du manoir entre seigneur et paysans. Cette transition se traduit principalement par la mise en place d'enclosures (c'est-à-dire la privatisation) sur les terrains communaux (c'est-à-dire des biens publics) et la commutation en monnaie des services en nature à fournir au seigneur, ce qui avantage les paysans les plus riches. Toutefois, cette transition ne se fait pas sans opposition loin de là : les révoltes paysannes endémiques se développent et de très importants mouvements du prolétariat naissant prennent la forme de mobilisations millénaristes et, surtout, d'hérésies. Les hérésies cathares, les vaudois, les taborites etc., au sein desquelles les femmes jouent un rôle de premier plan, constituent une réponse de masses prolétarisées pour une société égalitaire avec le lexique des évangiles contre l'Eglise et les princes^[5]. Leurs défaites, suite à de véritables guerres et à une répression féroce, ne doit pas faire oublier leur ampleur.

S. Federici montre comment dans ce contexte de crise profonde des sociétés européennes la première offensive capitaliste va se développer en usant de la force et en divisant le prolétariat par l'aviilissement et la relégation des femmes à travers :

- 1) L'assujettissement du travail des femmes et de leur fonction reproductive à la reproduction de la force du travail.
- 2) L'exclusion des femmes du travail salarié
- 3) La mécanisation des corps prolétaires et la transformation de ceux des femmes en machines de production de nouveaux travailleurs.

La prise en compte de ces phénomènes comme éléments centraux pour l'accumulation primitive du capital complète l'analyse qui en avait été faite par K.Marx. S.Federici décrit comment l'exclusion des femmes des corporations, la dénégation de l'apport de leur travail

domestique, va de pair avec leur dépossession de leur propre corps : les femmes deviennent avant tout des utérus et tout ce qui entrave cette fonction d'appareil reproductif doit être brutalement réprimé. La discipline de fer et de sang du nouvel ordre patriarcal-capitaliste culmine donc avec les chasses aux sorcières qui touche avant tout des femmes misérables et souvent âgées. La terreur instillée de la sorte est le ferment de la redéfinition d'une « féminité » passive et soumise au service du capitalisme.

Ce phénomène va de pair avec « l'apport » de l'esclavage à l'accumulation primitive, ce travail au coût dérisoire a largement contribué au premier essor capitaliste.

L'esclavage et l'avilissement de femmes ne font pas l'objet d'un simple parallèle. S. Federici invite à nouveau à regarder ce qui reste dans l'ombre pour comprendre l'ensemble du tableau et les chemins non explorés. Elle braque le projecteur sur la figure de Sycorax, la mère sorcière de Caliban dans la pièce de Shakespeare. Cela se traduit dans l'analyse historique par l'attention accrue sur les recompositions de résistance qui sont apparues entre femmes esclaves, métisses, blanches pauvres confrontées au joug du patriarcat capitaliste.

L'appropriation militante de cet ouvrage peut être double. La première est évidente car mise en avant par S. Federici : il s'agit du parallèle entre les phénomènes d'enclosures et de relégation des femmes lors de la transition au capitalisme avec les politiques d'ajustement structurels imposées aux pays africains. L'auteure, qui a enseigné et vécu de nombreuses années au Nigeria, tisse ce parallèle tout au long de son ouvrage. La deuxième est, pourrait-on dire, d'ordre stratégique. L'une des démonstrations les plus robustes de S. Federici porte sur le succès global obtenu par les dominants contre le prolétariat naissant en le divisant par l'avilissement des femmes et l'esclavage. Les luttes contre les oppressions spécifiques ne sont pas des éléments secondaires mais un élément central dans l'unification du prolétariat contre le capital, condition incontournable pour un quelconque succès. La démarche militante qui en découle correspond en quelque sorte au pendant de celle, intellectuelle, de S. Federici dans son livre que nous avons décrit au 4ème paragraphe : autonomie de la lutte contre l'oppression spécifique par ceux-elles qui y sont confronté-e-s, intégration pleine et entière de ces luttes dans le cadre général de la guerre contre le capitalisme. Dans la situation sociale extrêmement dégradée dans laquelle nous évoluons, où les positions tombent les uns après les autres, où l'idée même d'une victoire collective partielle des prolétaires commence à s'évanouir, abattre les cloisons qui empêchent une telle démarche apparaît comme urgent.

Emre Öngün

[1] Le premier chapitre de ce livre est en accès libre sur le site Période: <http://revueperiode.net/il-faut-a-tout-ce-monde-un-grand-coup-de-fouet-mouvements-sociaux-et-crise-politique-dans-leurope-medievale/>

[2] Ann Barstow, Witchcraze: A New History of the European Witch Hunts

[3] L'auteure cite trois cadres théoriques qui lui servent de « points de référence : féministe, marxiste et foucauldien » (p 19). En réalité, le cadre théorique de M. Foucault n'occupe pas une place équivalente aux deux autres dans l'ouvrage. Il ne fait que très ponctuellement l'objet d'une appropriation positive

dans l'analyse de S. Federici mais sert surtout de contrepoint à critiquer, en particulier l'indifférence au genre adoptée par M. Foucault dans son Histoire de la sexualité.

[4] Il est notable que la plupart de ces auteures n'aient pas été traduites en français ou que leur ouvrage ne soient plus édités depuis plus de 30 ans : Selma James *Sex, Race & Class*, Selma James et Mariarosa Dellacosta, *Le pouvoir des femmes et la subversion sociale*, Maria Mies, *Patriarchy and Accumulation on a World Scale*. Quand à cette œuvre de S. Federici, elle a attendu 10 ans pour être traduite de l'anglais, ce qui donne un indice de la tendance au provincialisme du débat en France.

[5] La piraterie, dont les membres sont des victimes du phénomène des enclosures, en tant que contre-société leur est un écho tardif comme l'indique les recherches de Marcus Rediker qu'évoque également S. Federici : M. Rediker, *L'Hydre aux mille têtes*, éditions Amsterdam, M. Rediker, *Pirates de tous les pays*, éditions Libertalia.



Aux origines du capitalisme patriarcal : entretien avec Silvia Federici

<http://www.contretemps.eu/origines-capitalisme-patriarcal-entretien-silvia-federici/>

Silvia Federici est une théoricienne et une militante féministe marxiste. Elle a notamment écrit l'ouvrage majeur Caliban et la sorcière qui paraît enfin en français le 22 avril 2014 aux [éditions Entremonde](#).

Federici a compté parmi les membres fondatrices de International Feminist Collective, collectif né dans les années 1970 et qui est à l'origine de la campagne « Un salaire pour le travail ménager » (Wages for Housework) également portée par des figures comme Selma James ou Maria Dalla Costa. En décembre dernier, Tessa Echeverria and Andrew Sernatinger, qui animent le socialist podcast [Black Sheep](#), ont eu l'opportunité de l'interviewer.

Tessa Echeverria : Pourriez-vous nous parler un peu de vous ? Comment en êtes-vous venue à vous engager dans la lutte féministe et comment êtes-vous devenue essayiste ?

Silvia Federici : Je me suis engagée dans le mouvement des femmes dans les années 1970 parce que, comme de nombreuses femmes de ma génération, j'étais très frustrée par la perspective d'une vie pratiquement dédiée au travail domestique. À la fin des années 1960, je suis venue aux États-Unis pour travailler sur mon mémoire de thèse. Je me suis impliquée dans les mouvements étudiants et anti-guerre, et j'ai vraiment ressenti la frustration d'évoluer dans un environnement dominé par les hommes.

Les origines de mon implication dans le féminisme sont plus profondes encore. J'ai grandi dans l'Italie de l'après-guerre, et les effets de la guerre ont beaucoup contribué à développer une désaffection à l'égard de la question de la reproduction. Après avoir vécu le carnage de la Seconde guerre mondiale, l'idée d'une maternité idéalisée comme celle vécue, ou du moins envisagée, par nos mères, était devenue complètement étrangère à nous.

L'Italie était alors une société très patriarcale. L'influence du fascisme était très forte, et cela avait contribué à la glorification de la maternité et à la promotion d'une image sacrificielle de la féminité : la femme doit se sacrifier pour le bien commun. Tous ces facteurs ont beaucoup joué dans mon enthousiasme immédiat pour le mouvement des femmes.

Andrew Sernatinger : Si nous tenions à vous interviewer, c'est aussi parce qu'il y a très peu d'économistes radicales féministes, ou de théoricien·ne·s marxistes, qui s'intéressent particulièrement au travail des femmes. Vous êtes avant tout connue pour vos analyses en faveur d'un salaire pour le travail domestique, dès lors nous espérons que vous accepteriez de déployer pour nous vos arguments et de nous expliquer en quoi cela est important.

SF : En 1972, j'ai lu un article d'une féministe italienne, Maria Dalla Costa, « The Power of Women and the Subversion of Community ». Dans cet article, Dalla Costa proposait une analyse du travail domestique qui m'a aussitôt permis de résoudre nombre de questions que je me posais moi-même. À revers des manières d'envisager le travail domestique dans la littérature radicale et progressiste, elle considérait que le travail ménager, le travail domestique et l'ensemble des activités complexes via lesquelles la vie est reproduite, constituaient en fait un travail essentiel dans l'organisation capitaliste de la production. Cela produit non seulement les repas et les habits propres, mais cela reproduit également la force de travail et constitue, en cela, le travail le plus productif au sein du capitalisme. Sans ce travail, aucune autre forme de production ne serait possible.

Cette lecture m'a fait grande impression, et à l'été 1972, j'ai séjourné en Italie pour rencontrer Dalla Costa et m'engager parmi les fondatrices du *International Feminist Collective*, à l'origine de la campagne pour le salaire ménager. *Wages for housework* était vraiment la traduction concrète de cette théorie qui expliquait la dévaluation et l'invisibilité du travail domestique en régime capitaliste par le fait que ce travail n'était pas rémunéré.

À l'époque, cette campagne était franchement impopulaire parmi de nombreuses féministes qui nous accusaient de vouloir institutionnaliser les femmes au foyer. Mais l'une des fonctions de la campagne consistait à rendre le travail ménager visible, à redéfinir dans l'imaginaire collectif ce à quoi correspondait ce travail. Nous voulions montrer qu'il s'agissait d'un travail central et essentiel, et non d'un simple service personnel dédié aux hommes et aux enfants. La revendication comportait également une importante dimension économique en cela que nous constatons le grand nombre de femmes soumises à la dépendance des hommes à cause de la nature non salariée de ce travail. Ce travail charriait dès lors des relations de pouvoir en cela que des femmes ne pouvaient pas quitter une relation abusive, par exemple, à cause de leur situation de dépendance.

Cette vie sans revenus, cette condition non salariée, poursuivait les femmes où qu'elles aillent, même quand elles prenaient un boulot en dehors de la maison. Nous pensions en effet que le schéma qui veut que les femmes consacrent leurs vies entières à travailler sans être rémunérées était probablement à l'origine de la situation qui les attendait quand elles travaillaient en dehors du foyer : elles étaient moins payées, et la plupart des postes auxquels elles pouvaient prétendre n'étaient que des appendices du travail domestique.

Nous n'avons jamais envisagé cette revendication comme une fin en soi, mais plutôt comme un point d'appui pour renverser le rapport de force entre les hommes et les femmes, et entre les femmes et le capital. Il s'agissait d'une véritable analyse du salaire : qu'est-ce que le salaire ? Cette réflexion nous a emmenées bien au-delà de la pensée de Marx.

Pour Marx, le salaire dissimule le travail non-payé effectué par les travailleurs, mais il ne voit pas à quel point le salaire a servi à hiérarchiser et à diviser le travail, en commençant par la segmentation par le genre tout comme la stratification raciale.

En un mot, le salaire pour le travail ménager était une manière de déstabiliser et de renverser une division socio-sexuelle du travail injuste et inégalitaire. En un sens, cette campagne devait jouer le même rôle que celui des révoltes contre l'esclavage. Nous avons l'habitude de souligner qu'il y avait une différence majeure entre la lutte des esclaves pour accéder au travail salarié et la lutte des travailleurs pour de meilleurs salaires. Il s'agit de démanteler toute une architecture sociale qui a jusqu'alors joué un rôle extrêmement puissant dans le fait que les gens restent divisés tout en s'assurant une large quantité de travail non rémunéré.

Tel était le but et la raison d'être de cette campagne qui, comme je l'ai dit, a rencontré l'opposition d'un grand nombre de franges du mouvement des femmes. Mais j'ai noté un changement ces dernières années, et je crois que votre question en est le reflet : ce nouvel intérêt pour cette revendication est, à mon avis, dû au fait que 30 ans plus tard, la grande illusion qui berçait le mouvement des femmes à propos du caractère émancipateur du travail salarié à l'extérieur du foyer a grandement décliné.

TE : Pour ma part, ce qui m'a vraiment ouvert les yeux, c'est la lecture des premiers chapitres de votre ouvrage *Revolution at Point Zero* et la manière dont vous y analysez la reproduction et dont vous éclairez la nature du travail domestique, en montrant qu'il s'agit d'une forme de travail au plein sens du terme, et que la revendication du salaire ménager a servi à le mettre à jour.

SF : Tout à fait ! J'ai en effet intitulé le chapitre qui ouvre le livre : « Un salaire *contre* le travail ménager » (« Wages Against Housework ») parce qu'il était très clair pour nous que le salaire pour le travail domestique était en même temps un salaire contre le travail domestique. Les femmes qui se sont révoltées contre le travail domestique ont eu à souffrir d'une immense culpabilité. Elles ne se sont jamais considérées comme des travailleuses en lutte. Les membres de leurs familles et de leurs communautés n'ont pas non plus vu en elles des travailleuses en lutte : au contraire, quand elles refusaient de faire les tâches auxquelles elles étaient astreintes, on les considérait comme de mauvaises femmes. Ça montre à quel point cela a été naturalisé. Tu n'es pas considérée comme une travailleuse, tu es simplement envisagée comme accomplissant ton destin naturel en tant que femme. De notre point de vue, la revendication d'un salaire pour le travail domestique coupait justement le cordon ombilical entre nous et le travail domestique.

TE : Toujours à propos de l'économie du travail domestique, beaucoup vous rétorqueraient que la production capitaliste consiste à aller sur un lieu de travail, vendre sa force de travail, obtenir un salaire et c'est tout. Le travail domestique est extérieur à ça. J'aurais voulu savoir ce que vous répondriez à une telle description ?

SF : Je serais évidemment en désaccord ! C'est précisément pour cette raison que j'ai mené le travail de recherche historique dont *Caliban et la sorcière* est le fruit. Je souhaitais fonder théoriquement et historiquement l'idée que le travail domestique n'est pas l'héritage ou le résidu d'une ère précapitaliste, mais une activité spécifique dont les rapports sociaux ont été forgés par le capital. En d'autres termes, je voulais fonder l'idée qu'il s'agissait d'une nouvelle forme d'activité.

Mon travail devait montrer comment le capitalisme a créé la figure de la femme au foyer. Il est évident que chaque période soulève des nécessités bien précises : j'ai commencé mon étude par les XVI^e et XVII^e siècles, périodes de transformation des activités productives, dans laquelle une seule de ces activités, à l'aube de l'économie de marché, a fini par être considérée comme effectivement productive. Seul le travail salarié est « valorisé » et les activités reproductives rémunérées ont commencé à disparaître. C'est là la première étape, l'idée fondatrice.

Mais par la suite, bien sûr, dans le courant des siècles suivants et en particulier au XIX^e, on peut de fait tracer tout un ensemble de politiques spécifiques. Dans *Caliban et la sorcière*, je pointe du doigt le fait que dans l'Europe du XVII^e siècle, les femmes ont été exclues de toutes les activités qu'elles avaient en dehors de la maison. Au Moyen-Âge, elles furent exclues des guildes, qui constituaient à peu près un équivalent des organisations des travailleurs contemporaines. Très vite, elles ne purent obtenir que des emplois en référence au travail domestique : infirmières, nourrices, domestiques, blanchisseuses, etc. C'est ainsi que commence à se dessiner sous nos yeux la formation très concrète, sous des formes

historiques très précises tout au long des XVI^e et XVII^e siècles d'une nouvelle forme de travailleuse qui s'est vue de plus en plus invisibilisée.

En fait, cette forme de travailleuse est partie-prenante de la chaîne de montage produisant la force de travail. Marx évoque la reproduction de la force de travail, mais il en parle d'une manière tout à fait étrange. Pour Marx, la reproduction du travailleur se fait par le truchement du salaire, et par le panier de marchandises qui équivaut à son salaire. Le travailleur consomme des marchandises. Il utilise sa paye pour acheter de la nourriture et des vêtements, puis il consomme ces marchandises et se reproduit. Voilà, il n'y a pas de trace d'un autre travail à l'œuvre dans la description offerte par Marx.

J'ai toujours expliqué ce phénomène en rappelant qu'au moment où Marx écrit, on est dans une période du développement du capital industriel assurant l'emploi maximal des femmes, en particulier des plus jeunes femmes, dans les usines. Peut-être que Marx a surtout été le témoin de cette main d'œuvre féminine dans l'industrie, et que dans la première phase du développement industriel le travail reproductif était extrêmement restreint ; c'est là l'une des explications que j'ai données à l'incompréhension marxienne. Mais la part de travail nécessaire à la reproduction quotidienne et générationnelle de la force de travail est bien plus importante que cela. Si l'on s'y intéresse, dès 1860, ce travail est déjà définitivement assigné aux femmes.

Au tournant du siècle et plus tard au moment de la Première guerre mondiale, on assiste à la production concertée de la figure de la femme au foyer et le travail domestique devient alors l'objet d'une véritable science. C'est cette science qu'on enseigne à l'école à toutes les filles, et on assiste à la mise en place d'une campagne idéologique déployée afin de transformer le foyer en centre de production et de reproduction de la force de travail. Cette analyse qui veut que le travail domestique reste essentiel au processus de valorisation du capital a de profondes bases historiques.

AS : On peut rattacher cette problématique à celle de la théorie de la valeur, que beaucoup de marxistes considèrent comme essentielle à une compréhension critique du capitalisme. La question de la « reproduction », par exemple, ne représente que quelques pages dans le volume 1 du *Capital*, des pages assez vagues qui disent que la reproduction est en même temps une forme de production. Je me demandais si votre défense de l'idée du salaire ménager disposait d'une théorie de la valeur correspondante. Est-ce que votre analyse essaie de comprendre comment les femmes contribuent à la production de la plus-value ?

SF : La production de plus-value est d'emblée sociale. Ce n'est jamais le produit d'une activité ou d'une personne en particulier. C'est là quelque chose de très important et de toujours valable à partir des travaux de Marx. En régime capitaliste, la production de valeur n'est jamais exactement le fait d'une unité sociale particulière, elle est un produit social. En d'autres termes, on peut se figurer une grande chaîne d'assemblage à l'échelle de la société, dont tous les maillons sont nécessaires pour produire la plus-value. La plus-value est par exemple évidemment réalisée dans la vente des produits du travail. Si vous avez une usine qui produit une douzaine de voitures et que ces voitures ne sont jamais vendues, alors la plus-value contenue dans ces marchandises n'est jamais réalisée.

Ce que je suggère ici c'est que les activités par lesquels le travailleur salarié est reproduit font partie intégrante de cette chaîne de montage sociale : c'est un moment du processus social qui détermine la plus-value. Bien que nous ne puissions pas établir une relation directe entre ce qui se joue dans la cuisine et la valeur qui y est réalisée – à travers l'exemple de la vente d'une voiture et de bien d'autres produits – cependant, à en juger par la nature sociale de la production de valeur, on peut dire qu'il existe une usine sociale qui va bien au-delà de l'usine elle-même.

TE : En gardant cela en tête, comment l'idée d'un salaire pour le travail domestique pourrait changer cette dynamique ? Est-ce que la perception d'un salaire produirait un autre rapport ?

SF : À nos yeux, l'élément déterminant de la campagne pour un salaire pour le travail domestique consistait dans sa capacité à unir les femmes. Pas seulement par ce que cela produirait en terme d'une redistribution des richesses, donnant aux femmes plus de pouvoir et remettant en question leur dépendance vis-à-vis des hommes – et dès lors changeant le rapport entre les femmes et les hommes – mais aussi à travers le pouvoir d'unification d'un tel mot d'ordre. La première chose que vous devez vous demander quand vous voulez porter une revendication consiste à savoir si elle a un pouvoir d'unification, si elle vous donne plus de force dans la lutte ou si, en fait, cette revendication ne rétablit pas ou n'approfondit pas les divisions au sein du peuple.

« Un salaire pour le travail domestique » a été une campagne unificatrice parmi les femmes : bien qu'il y ait évidemment une minorité de femmes qui sont des « hommes » dans la plupart des sphères de la vie pratique, en ce qu'elles contrôlent le capital et qu'elles sont des capitalistes, la grande majorité des femmes sur cette planète – qui réalisent le travail domestique – sont dévaluées, très souvent dépendantes des hommes, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur du foyer. C'est ainsi que pour nous cette revendication est avant tout importante en ce qu'elle constitue un moyen d'unifier et de pointer du doigt la dévaluation en régime capitaliste du travail domestique que nous effectuons toutes. Pour nous, cela n'a jamais été : « D'accord, on reçoit un chèque à la maison et tout reste comme avant. »

AS : J'aurais juste voulu revenir sur ce dernier élément. À la lecture de vos textes, on a l'impression que vos arguments sont d'une grande simplicité, comme celui du « salaire ménager », puis vous entrez dans un certain nombre de nuances et de distinctions subtiles. J'aurais aimé que vous reveniez sur ces dernières. Par exemple, vous dites que le salaire ménager doit être payé par le capital, et que vous ne défendez pas la salarisation du travail domestique. Est-ce que vous pourriez nous dire comment vous verriez la mise en œuvre d'un salaire ménager – qui en seraient les acteurs et actrices et comment ce revenu serait géré ?

SF : Beaucoup nous ont demandé de déplier un programme ficelé, et nous avons toujours résisté à cette injonction. Nous avons réalisé que comme pour la sécurité sociale et bien d'autres formes d'assistances sociales, tous ces programmes peuvent être organisés et administrés de bien des façons : ils peuvent être mis en place sur la base de moyens qui unissent les gens, qui les divisent, qui créent des hiérarchies ou qui n'en produisent pas. Prenez la sécurité sociale : elle a été élaborée de façon à en exclure les personnes dédiées

au travail domestique. Vous avez beau travailler toute votre vie, mais au foyer vous ne bénéficierez jamais de la sécurité sociale, si ce n'est par l'intermédiaire de votre mari – et seulement après neuf ans de vie conjugale !

Nous étions toutes très attentives à la dimension sociale du pouvoir : « Face à quel pouvoir adressons-nous nos revendications ? » Il y a des choses qui ont toujours été claires pour nous : d'une part, ce devait être l'État et non des hommes en tant qu'individus. Pour nous, l'État était le représentant du capital collectif. D'autre part, tout employeur bénéficie du fait qu'une personne reste au foyer pour réaliser le travail domestique, qu'il s'agisse d'hommes, de femmes ou d'enfants. Nous comprenions très bien qu'il fallait mettre l'accent sur le fait qu'il s'agissait d'un salaire ménager, pas d'un salaire pour les femmes au foyer, pas d'un salaire pour les femmes. Cette revendication devait avoir le potentiel de dégenrer le travail domestique.

Nous considérions notre revendication comme potentiellement accomplissable de différentes manières, pas seulement directement monétaires, mais à travers l'aide au logement par exemple. L'un de nos arguments consiste à dire que, pour les femmes, la maison constitue l'usine, c'est là le lieu de la production. En cela, nous entendons bien être payées à ce titre. Mais nous n'avons pas voulu lutter pour les services de garde d'enfants de la même manière que beaucoup d'autres, c'est-à-dire en considérant que la lutte pour les services de garde d'enfants se menait afin de nous libérer du temps pour aller travailler.

Le salaire pour le travail domestique pourrait être obtenu à travers un salaire, mais aussi par le prisme d'une foule d'avantages et de services qui prennent acte du fait que ce qui se joue au foyer est bien un processus de travail et que ceux ou celles qui le réalisent doivent avoir le droit de prendre du repos ou de s'absenter de leur travail. Nous n'avons donc jamais conçu de modèle pour mettre en œuvre notre revendication, car nous attendions d'avoir accumulé suffisamment de forces pour commencer à imaginer des formes de négociation et le large spectre de possibilités qui l'auraient accompagnée.

TE : J'aimerais passer à un autre sujet et nous concentrer sur l'accumulation primitive telle que vous la développez dans *Caliban et la sorcière*. Marx parle de manière générale de la façon dont le capitalisme s'est développé et comment il a réalisé son expropriation originelle à travers la conquête, le vol et l'esclavage. Dans *Caliban et la sorcière*, vous proposez un récit de l'accumulation primitive très proche de la proposition de Marx mais qui comporte aussi des différences importantes. Pourriez-vous nous en dire plus ?

SF : La notion d'accumulation est d'abord l'œuvre d'Adam Smith, reprise par Marx pour servir sa propre argumentation. Marx montre qu'aux origines du capitalisme, une période initiale d'accumulation et de mise en place des rapports sociaux fondamentaux est nécessaire pour permettre le « lancement » du capitalisme. Il est en particulier essentiel de séparer les travailleurs des moyens de production.

Marx décrit cette période préparant le lancement du capitalisme comme une période d'accumulation primitive, qui est en réalité une accumulation de terres, de travail et de minerais comme l'argent. C'est par exemple de cette manière que l'on peut expliquer la conquête des Amériques aux XVI^e et XVII^e siècles : produire une réserve d'argent qui est

venue alimenter l'économie monétaire. Dans un grand nombre de contrées européennes, et notamment en France et en Angleterre, on a assisté à un processus d'*enclosure* qui a exproprié une grande partie de la paysannerie. Ce processus a transformé les peuples, les paysans, les fermiers, les artisans, autant de catégories sociales ayant un accès direct avec leurs moyens de (re)production ; c'est un processus qui les a transformées en masses totalement dépossédées et forcées à travailler pour une bouchée de pain.

Ce que je défends dans mon livre, c'est que la description fournie par Marx de ce processus est extrêmement limitée. Marx est probablement conscient de l'importance des conquêtes coloniales et des *enclosures*, mais il occulte des processus pour moi fondamentaux à ce qui allait constituer la jeune société capitaliste.

Marx néglige en particulier l'histoire de la chasse aux sorcières, une grande guerre menée contre les femmes où des centaines et des centaines d'entre elles ont été arrêtées, torturées, tuées, brûlées en place publique. Marx n'aborde pas non plus le rôle des législations anti-contraception et le contrôle sur la reproduction « biologique », ou encore sur la législation ayant forgé un nouveau modèle de la famille, un nouveau type de rapports sociaux de sexualité. Ces mesures placèrent le corps des femmes sous la tutelle de l'État. Ce que l'on vit naître avec le développement du capitalisme fut une politique ayant désormais en ligne de mire le corps des femmes et la procréation comme aspects fondamentaux de la production de la force de travail. En ce sens, le développement du capitalisme a transformé le corps des femmes en machines à produire des ouvriers, ce qui explique pourquoi ces âpres et funestes lois contre les femmes ont été mises en place là où la peine de mort était infligée pour punir toute forme d'avortement.

Ce que j'ai tenté de montrer dans *Caliban et la sorcière*, c'est qu'une autre histoire est à écrire : une histoire qui n'est pas seulement celle du procès de production, mais celle de la transformation du processus de reproduction de la force de travail. C'est une histoire, qui envisage l'État comme un État en guerre contre les femmes, détruisant la puissance des femmes pour les réduire au statut de travailleuses non payées.

Voilà le travail d'historienne que j'ai mené, qui ne se contente pas d'ajouter des éléments à ce que l'on connaissait déjà de la même période, mais qui tente en quelque sorte de redéfinir ce qu'est le capitalisme et qui se demande quelles sont les conditions de reproduction de la société capitaliste. En écrivant cette histoire, j'ai élaboré une démarche théorique que j'ai par la suite mise en œuvre pour analyser la restructuration de l'économie mondialisée.

TE : Dans *Caliban...*, vous évoquez la chasse aux sorcières et vous prolongez la réflexion de Marx sur l'accumulation primitive, mais vous semblez également reconsidérer les catégories de ce qui est accumulé. Vous évoquez la terre, le travail, l'argent mais vous vous penchez également sur le savoir, et en particulier le savoir des femmes lié aux moyens de contraception et comment s'est effectué la dépossession de ce savoir concernant nos corps et nos moyens de nous reproduire et de former des familles comme nous l'entendions.

SF : En effet ! Si on s'attelle à repenser l'accumulation primitive, on peut dès lors penser de multiples *enclosures* : non seulement l'*enclosure* des terres mais également l'*enclosure* des corps. Quand vous vous retrouvez terrorisée au point que vous ne pouvez plus avoir de

contrôle sur vos moyens de reproduction, sur votre vie sexuelle, alors vous êtes véritablement dépossédée (*enclosed*) de votre corps. On peut parler d'*enclosure* du savoir compte tenu que, pour exemple, il y a eu une véritable offensive contre les moyens que les femmes utilisaient pour contrôler leur procréation. Les femmes ont transmis une quantité gigantesque de savoir – aujourd'hui, on aurait tendance à être un peu sceptiques concernant quelques-unes de ces techniques, mais il n'y a pas de doute que nombre d'entre elles ont été transmises de génération en génération. Ce que, pour ma part, j'objecte à l'analyse de Marx – aussi majeure soit-elle – c'est sa conception limitée de l'espèce de dépossession qu'il a fallu pour créer le prolétariat moderne.

AS : L'une des choses que vous mentionnez dans votre ouvrage, *Revolution at Point Zero*, consiste en une certaine critique des canons marxistes ou, du moins, anticapitalistes. Je me demandais si vous pouviez continuer là-dessus et si vous pouviez nous dire quel rôle joue votre compréhension des aspects genrés du capitalisme dans votre pratique politique ?

SF : J'ai le sentiment que cette question de la reproduction est essentielle, non seulement à l'organisation capitaliste du travail mais qu'elle est aussi essentielle à tout processus véritablement révolutionnaire, à tout processus de transformation significative de la société. À mon avis, c'est d'autant plus important aujourd'hui compte tenu que ni l'État, ni le marché, ne sont en mesure de nous reproduire. Le démantèlement de l'État social est à l'œuvre partout dans le monde si bien que cela nous laisse sans soutien aucun pour assurer notre reproduction.

Il existe également une autre nécessité, qui a à voir avec la désintégration des formes de lien social dans nos vies quotidiennes et nos communautés provoquée par la destruction économique à l'œuvre depuis trois décennies. Les formes d'organisation et les types de solidarités qui ont pu se construire au fil de longues années ne sont pratiquement plus là. C'est tout un processus de reconstruction qui doit se mettre en place si on veut avoir le pouvoir de changer nos vies, d'imposer un autre genre de société. Le travail reproductif et ce qui se joue au foyer sont vraiment fondamentaux en cela qu'ils font la démonstration claire de toutes les divisions à l'œuvre pour garder les gens en esclavage dans cette société, en commençant par la division entre les femmes et les hommes, mais aussi entre les jeunes et les vieux, et les divisions qui se fondent sur la question raciale.

AS : Nombre de personnes à l'extrême gauche, que ce soit dans les sphères anarchistes ou marxistes, prétendent que le sort des femmes les préoccupent, mais en ont encore une appréhension en terme de lieu de travail. Ils pourront être d'accord avec nombre de vos arguments mais diront que, compte tenu de nos forces, nous devrions nous focaliser sur les lieux de la production capitaliste (l'usine) parce que c'est là que se joue la part essentielle du potentiel de transformation. J'aimerais savoir comment vous leur répondriez ?

SF : Il me semble que ce que vous évoquez là correspond à une vision très étriquée de ce qu'on a pu appeler la lutte des classes. Même à l'échelle de l'histoire récente, de nombreux mouvements qui ont eu un véritable impact sur les années 1960 et 1970 étaient des mouvements dont la base agissante se jouait bien au-delà de l'usine. Le mouvement pour les droits civiques ou le mouvement du Black power étaient loin d'être des mouvements

ancrés à l'usine. Cela devrait nous enseigner qu'il y a une puissance de la communauté, et que cette puissance ne se joue pas seulement à l'usine. Avec la précarisation du travail et le type de chantage auxquels sont désormais soumis les travailleurs salariés, il se trouve que les luttes sur les lieux de travail salarié sont rarement triomphantes sans le soutien de la communauté. Cette connexion entre l'usine et la communauté était de règle avant les années 1930-1940 et le New Deal.

Nous avons besoin de reconcevoir cette séparation. Il me semble que l'un des aspects centraux de la lutte aujourd'hui est à voir dans la manière dont nous transformons ce type de reproduction qui nous est d'ordinaire imposé, en cela qu'elle nous reproduit en tant que travailleurs et travailleuses, en tant que force de travail, en tant que personnes destinées à différentes formes d'exploitation. Nous devons transformer cela en un travail reproductif qui nous reproduirait selon nos besoins réels et nos désirs. Voilà l'un des défis fondamentaux que nous devons relever aujourd'hui.

Traduit de l'anglais par Stella Magliani-Belkacem.

Source originale :

<http://blacksheepodcast.org/2014/02/23/the-making-of-capitalist-patriarchy-interview-with-silvia-frederici/>